

tiences et de sainteté, a fait la conquête du trône des Césars, depuis que le signe du salut a brillé aux yeux de Constantin comme un présage de la victoire, tous les princes chrétiens, tous les hommes d'Etat vraiment dignes de ce nom, ont compris que le bonheur et la sécurité pour eux et pour leurs peuples ne se trouvent que dans les liens qui les unissent à la divinité et dans leur commune fidélité aux salutaires enseignements de la Religion. L'histoire est là pour attester que la véritable prospérité n'a été le partage que de ceux qui ont su mettre à cet égard leur conduite en harmonie avec les lumières de la foi.

La société est une famille, disions-nous, il n'y a qu'un instant ; où avez-vous jamais vu fleurir l'ordre, la paix, la concorde, l'amour, en un mot, toutes les vertus qui font le bonheur domestique, si ce n'est là où la Religion est sincèrement respectée et les devoirs qu'elle impose fidèlement remplis. Qu'un principe soit appliqué dans une mesure plus large ou dans des proportions plus limitées, il doit toujours amener les mêmes conséquences.

S'il est vrai, comme l'expérience le prouve tous les jours, que la Religion fidèlement pratiquée fait le bonheur des particuliers et des familles, il est évident qu'elle produira le même effet dans une société, quelque nombreuse qu'on la suppose. Ne rappelons ici que quelques-uns des enseignements de la morale chrétienne. Que nous prescrit la Religion dans nos rapports sociaux ? Elle fait un devoir à tous les membres de la société de maintenir entr'eux la paix et la concorde : elle veut que le respect de la propriété, l'équité la plus stricte préside à toutes les transactions, à toutes les entreprises commerciales : elle exige l'union entre les époux ; la subordination, le respect et l'amour des enfants à l'égard de leurs parents ; l'obéissance et la fidélité des serviteurs envers leurs maîtres ; elle fait à tous une loi sévère de la chasteté et de la tempérance. Or, dites-le moi, le seul nom de ces vertus morales ne suffit-il pas pour faire naître en nous l'idée du bonheur ? une société, où on les verrait fleurir avec éclat, n'offrirait-elle pas le beau idéal de la félicité humaine ?

Et je vous le demande, où trouver, en dehors de la Religion, un principe qui conduise à de pareilles conséquences ? Quelle philosophie pourrait opposer une digue aussi forte au torrent des passions humaines toujours déchaînées contre les lois les plus essentielles à l'ordre et au bonheur de la société ? Non, il n'y a que l'autorité d'un Dieu qui puisse imprimer aux lois une sanction capable d'en imposer à l'homme ; il n'y a que la voix d'un Dieu qui puisse dire à la vague impétueuse de ses passions : Tu n'iras pas plus loin. Cette nécessité de la Religion pour sauver la société devient encore plus frappante par l'expérience qu'en ont faite, ces derniers temps, les vieilles sociétés de l'Europe où tout a croulé dès l'instant que la Religion a cessé d'y être en honneur.

Après la réfutation de cette objection banale, la religion n'est bonne que pour le peuple, est venu cette touchante exhortation où l'orateur sacré nous presse vivement de demeurer fidèle à la Foi de nos pères.

Notre foi est encore trop vive pour qu'il soit nécessaire de démontrer plus longuement que sans la Religion on travaillerait en vain à rendre le peuple meilleur. Nous admettons pleinement cette vérité, et nous donnons une preuve bien authentique de nos convictions en célébrant cette fête nationale sous les auspices de la Religion. Que devons-nous faire maintenant pour conserver et augmenter le précieux héritage de foi que nous ont légué nos religieux ancêtres ? Veil-

lons à maintenir le respect des peuples pour Dieu et pour tout ce qui se rattache à son culte ; veillons-y avec d'autant plus de sollicitude que l'ennemi fait plus d'efforts pour répandre la mauvaise semence dans le champ du père de famille. Puisque l'occasion s'en présente en ce moment, je signalerai devant l'auditoire distingué qui m'écoute, un mal que l'on ne saurait assez redouter ; un mal qui tend à briser le lien qui unit la société à Dieu et qui par conséquent la dépourrait de toute sa force : je veux parler du parjure, ce destructeur de la foi publique. La justice humaine, vous le savez, n'a pas de base plus solide que la religion du serment ; c'est la principale garantie d'ordre et de sécurité que possède la société. Que deviendrait-elle en effet, si l'on faisait disparaître de la législation cette solennelle intervention du Dieu qui sonde les reins et les cœurs ? Et cependant que fait l'audacieux parjure quand il vient avec impudeur insulter la majesté des tribunaux, et jeter le mensonge à la face du Dieu de vérité ? N'attaque-t-il pas la société dans ses fondements ? N'y introduit-il pas un principe de dissolution qui aboutira bientôt à sa ruine ? Voilà un abus qui mérite la plus sérieuse attention de la part d'un peuple religieux, en même temps que la répression la plus sévère de la part de ceux que Dieu a faits les dépositaires de sa justice. Redoublons donc de zèle et de vigilance pour raffermir dans le cœur du peuple le respect pour tout ce qui est divin. Nous, ministres de l'Evangile de paix, instruisons-le avec amour et mansuétude de ses devoirs, de ses obligations sacrées ; Vous, ministres de la justice, contraignez les indociles par la sévérité des lois à respecter des enseignements si essentiellement liés au bonheur public. Que nos efforts combinés poursuivent avec entente et persévérance le succès d'une œuvre qui doit être l'objet de tous les vœux ; Rendre le peuple meilleur.

Le second moyen que l'orateur avait indiqué pour rendre le peuple meilleur, c'est de le rendre fidèle à la pratique des vertus sociales. Car l'homme est créé pour vivre en société ; l'impuissance où il est de faire aucun progrès en dehors de la société ; et l'étude profonde de sa nature le prouvent victorieusement. Mais l'égoïsme isole l'individu, mine la société, ruine les vertus sociales. Formons donc le peuple à l'union et au dévouement, nous le rendrons capable de pratiquer avec honneur les vertus dont la société lui fait un devoir.

L'union fait la force, a-t-on répété mille fois ; et l'on pourrait ajouter la désunion fait la faiblesse. Or où la désunion prend-elle sa source ? dans un égoïsme ambitieux qui sème partout la discorde afin d'attirer à soi la plus large part du bien commun. D'où l'union tire-t-elle son origine ? du véritable patriotisme qui ne vise qu'à un seul but, le bonheur de tous les enfants d'une mère commune, la patrie. Donc travailler à rendre le peuple meilleur. C'est lui inspirer le sentiment d'un patriotisme noble, désintéressé, généreux ; Rendre le peuple meilleur, c'est le former à l'école du dévouement. Car le peuple a des devoirs à remplir, et l'accomplissement exact et fidèle du devoir repose sur le dévouement. Le paganisme en a fourni de nombreux exemples ; pourquoi le christianisme ne les multiplierait-il pas à l'infini ? Le dévouement est la vertu de toutes les classes, de tous les états, des hautes comme des basses conditions. Les pères et les mères doivent être dévoués à la bonne éducation de leurs enfants, afin de préparer en eux des citoyens utiles à l'Etat : les enfants doivent aussi être pleins de dévouement pour les auteurs de leurs